

CUBA ET LA HAVANE

(Suite).

III

Pour compléter ces courtes notes, quelques mots sur l'histoire de Cuba, sur la révolution qui actuellement la ravage, sont indispensables. Découverte par Colomb, Cuba a pour histoire l'histoire de toutes les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud. Joug de fer politique et fiscal imposé par la métropole; tentatives incessantes pour briser ce joug. En 1823, révolte à l'instigation de Bolivar "le libérateur." En 1825, révolte: Sauchez et Velasco sont fusillés. En 1828, révolte: tous les membres de la *junta* révolutionnaire l'Aigle Noir sont passés par les armes. En 1847, révolte de Lopez: fusillé. En 1865, révolte sérieuse, celle-là qui dure dix ans, et dont certains épisodes sont épiques. Le caissier de l'insurrection file, emportant la caisse. Céspedes se trouve sans un sou pour armer ses partisans. "Peu importe, dit-il, nous nous battons avec les armes de nos ennemis, allons les prendre." Varona est fait prisonnier. On lui promet la vie sauve s'il veut passer aux Espagnols. Il refuse. "Ma vie n'est rien, mon pays et mon honneur sont tout!" La ville de Bayamos est sur le point d'être prise par les Espagnols, tous ses défenseurs sont tués. Les femmes et les enfants, à genoux, chapelet en mains, attendent l'ennemi sur la grande place et, au cri de: "Vive Cuba libre!" se laissent fusiller. Certaines échappent à la mort. Elles s'enfuient dans la savane, organisent une guérilla, font le coup de feu. Douze d'entre elles, prises les armes à la main, sont fusillées. La poursuite du *Virginus* par le croiseur *Tornado* est classique dans les annales maritimes. Le *Virginus*, acheté à New-York, apportait des munitions aux insurgés. A vingt milles de Santiago le *Tornado* l'aperçut et lui donna la chasse. Pour alléger le navire, le capitaine fit du *Virginus* jeter tout le chargement à la mer. Le combustible manquait, on brûla les caisses, les vergues, les mâts, les barils de lard. Le *Tornado* gagnait toujours de vitesse. Les passagers cubains, plutôt que de se rendre, voulurent accrocher le *Virginus* au *Tornado* et mettre le feu aux poudres. L'équipage américain, hache au poing, les en empêcha. Le *Virginus*, à bout de souffle, se rendit après avoir reçu une épouvantable volée de mitraille. Le lendemain,

ses soixante et un passagers étaient fusillés. La mort de Céspedes, le chef de la dernière insurrection, mérite d'être tout au long citée. Avec quelques centaines d'hommes—ce qui lui restait d'une armée—il tenait la campagne. C'était une guérilla sans trêve, où de chaque taillis, de chaque tronc d'arbre les coups de feu partaient, abattant les Espagnols. Les munitions manquaient. On allait être obligé de se rendre; Céspedes conçut le plan héroïque de traverser les légions ennemies, de s'embarquer pour la Jamaïque, et d'en revenir avec un bâtiment chargé d'armes. Un nègre vendit Céspedes et indiqua son *campamento* aux Espagnols. Surpris, un contre dix, les révoltés brûlèrent leurs dernières cartouches. Céspedes, mortellement blessé, après avoir fait feu de ses revolvers, se réserva le dernier coup pour lui. Il respirait encore. Pour ne pas tomber vivant aux mains des Espagnols, il eut la force de se traîner au bord d'un précipice. Un dernier cri: "Vive Cuba libre!" et il se laissa tomber. Le corps, de roche en roche, arriva au fond de l'abîme déchiqueté, en miettes. Les Espagnols, au bout de leurs baïonnettes, en apportèrent les débris à la Havane.

La révolution actuelle, égale en héroïsme, dépasse en horreur celle de 1867. Des deux côtés: impitoyables, pas de quartier! Le plan des Espagnols: cerner les insurgés, les forcer à une bataille rangée où, vraisemblablement, force restera aux troupes européennes mieux armées, mieux disciplinées. Le plan des insurgés: être l'insaisissable, l'ennemi qui vous guette derrière un mur, un arbre, dans un fossé, vous fusille à bout portant, se sauve, et cent pas plus loin recommence. Du côté des Espagnols: le nombre. Du côté cubain: la *guérilla*.

Une lettre de la Havane m'est arrivée. J'en donne quelques extraits:

"Je vous écris d'une ville morte, aux magasins fermés, aux maisons vides. Seule un peu de vie subsiste autour du Morro, la sinistre forteresse qui domine la rade et où tous les jours, par longues files, pénètrent des théories de prisonniers, qu'on ne voit plus jamais reparaitre. C'est la fin de tout, la mort de tout! Un poulet coûte vingt francs, cinq francs un litre de lait, trois francs un pain! Ceux qu'épargnent les balles, le vomito ou l'épouvantable loi des suspects vont hâves, maigris, titubant par les rues, crevant de faim. Dans le bas peuple l'on croit

à la fin du monde et l'on prie. Dans les classes riches, l'on se sauve. Dans l'armée, l'on regrette les *sier-ras* neigeuses de la mère-patrie, l'on meurt... ou l'on déserte: chez les insurgés, on mange au moins. Et pour comble de malheur, voici la saison des pluies, des coups de vent empestés de vomito, des orages détrempant le sol, noyant tout. On a percé une porte au mur qui sépare l'hôpital du cimetière. La nuit seulement on enfouit les morts, loin du regard des vivants! Cela eût aidé à la démoralisation de voir les cadavres. Sage précaution! Dans un seul jour, trois cent quatre-vingts soldats sont morts!

"Dans la campagne, les ruines s'entassent sur les ruines. Tout est brûlé ou tout brûle. Fondus les stocks de sucre, coupées les cannes, démolies les maisons, sautés les ponts, éventrées les routes! C'est l'abomination de la désolation! Et des cadavres partout croupissent au soleil, déchiquetés, hideux à voir! De loin, on les devine au vol des corbeaux engraisés!

"Oh! l'atroce guerre, l'épouvantable guerre! Depuis de longues semaines, une troupe espagnole croupit dans une caserne. Rassemblement. Macéo est dans les environs. Il s'agit de le surprendre, l'entourer, l'ancantir. Enfin! Les soldats, joyeux, marchent en longues files. Les voilà sous bois... Qu'a donc celui-là? Il porte brusquement les mains à ses entrailles, tombe, se roule, hurle! Et cet autre, qui se casse en deux, et sur la mousse, devient vert, devient noir, vomit un flot de sang? Serrez, serrez! disent les chefs. Les hommes serrent et se signent: le vomito! On continue la marche.—Silence et chargez les armes! Voyez vous ces fumées, là-bas, c'est Macéo! On bondit! Rien! plus personne! que les débris d'un foyer à peine éteint! Macéo s'est envolé!—De rage, l'on pleure, l'on se tue parfois, et la route, au retour, se fait sinistre, dans l'enjambée des camarades morts, verts déjà, couverts de mouches.—Les rangs flototent: soudain un cri: feu! Une décharge part du ciel, de la terre, des arbres, de partout! Un second cri: "Au machete, au sabre!" Et c'est un tourbillon d'êtres moitié nus, de diables ne faisant qu'un avec leurs chevaux, qui coupent la ligne espagnole, frappent, massacrent! Sauve qui peut! Cinq minutes, et de la troupe espagnole, il ne reste qu'un troupeau éperdu, en loques.

"Le lendemain on recommence. L'Espagnol a du cœur. On recommence le surlendemain. Rien, rien,